

Pour que tu comprennes

*Le récit d'une femme, d'une mère, d'un combat.
Pour elle. Pour eux. Pour toutes.*



Siem

Pour que tu comprennes

*Le récit d'une femme, d'une mère, d'un combat. Pour elle. Pour eux.
Pour toutes.*

© Siem, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0803-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il est 13h39. Assise sur ma terrasse, je prends enfin la décision, après des mois, voire des années, de poser mon histoire sur papier.

Mon histoire. Celle qui, peut-être, aidera d'autres à se reconnaître et à trouver la force d'avancer.

À vous, mes enfants, je veux que vous sachiez à quel point la vie peut être difficile et complexe. Mais surtout, je veux que vous reteniez qu'il ne faut jamais abandonner. La vie est faite de hauts et de bas, et si je vous souhaite tout le bonheur du monde, je veux aussi vous mettre en garde : ne reproduisez pas les erreurs que j'ai pu commettre.

N'écoutez jamais la médisance des autres. Écoutez votre cœur, votre petite voix intérieure. Profitez de chaque instant, croyez toujours en vos rêves et ne baissez jamais les bras. Il y aura des barrières, des épreuves, mais elles ne sont jamais infranchissables.

Sachez que je serai toujours là, comme je l'ai toujours été, pour vous protéger. Peut-être que je n'ai pas toujours fait les bons choix, mais une chose est certaine : tout ce que j'ai entrepris, c'était pour vous préserver.

J'ai trente-quatre ans, maman célibataire de deux enfants. Voici mon histoire.

Chapitre 1

On ne se dispute pas, on discute

Petite, j'ai d'abord connu la vie à trois avec mes parents. Une vie simple, douce, rythmée par les habitudes d'un cocon familial. Et puis, il y a eu le divorce. Les cris, les disputes... et cette phrase que je ne supportais pas entendre : « On ne se dispute pas, on discute. »

Je la trouvais hypocrite. Injuste. J'avais l'impression d'être prise pour une idiote. Et pourtant, bien des années plus tard, je me suis surprise à la répéter moi-même, à mes propres enfants. Comme quoi, il y a des mots qu'on condamne et qu'on finit par adopter, sans vraiment s'en rendre compte.

On croit souvent, en tant qu'adulte, que les enfants ne comprennent pas. C'est faux. Les enfants ressentent. Tout. Ils sentent les tensions, devinent les silences, perçoivent les regards fuyants ou les sourires forcés. Ils savent faire la différence entre la joie et la tristesse, entre le bonheur et ce que les adultes essaient de cacher sous le tapis.

J'avais quatre ans quand mes parents ont divorcé. Mon père est parti travailler à une heure et demie de route de chez ma mère. Je ne le voyais plus que deux week-ends par mois. Et malgré cette distance, il m'a toujours fait sentir que j'étais sa petite princesse. Il m'emmenait au Flunch, où je collectionnais les petites figurines de la mascotte. Ensuite, on allait au parc, et j'ai passé des heures sur la balançoire. C'est aussi lui qui m'a fait découvrir le maïs vinaigrette dans un bol. Une recette toute bête, mais qui, encore aujourd'hui, me ramène instantanément à mon enfance.

Ma mère, elle, parlait peu de cette période. Elle gardait beaucoup pour elle. Mais moi, dans mes souvenirs, ce n'était pas une époque si sombre... ou presque.

Ce qui m'a blessée, ce sont leurs histoires d'amour, après leur séparation. Mon père m'a toujours préservée de ses aventures. Tout au plus, je l'apercevais en compagnie d'une femme et de ses enfants. Il ne les embrassait pas, ne leur tenait pas la main. C'étaient des présences floues, passagères. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait d'amourettes sans importance.

Ma mère, en revanche, m'a présenté un homme. L'un de ses flirts. Je l'ai détesté. Et aujourd'hui encore, rien qu'en y repensant, mon ventre se serre. Il croyait qu'avec quelques cadeaux, je me tairais. Que je finirais par l'aimer. Mais

non. J'étais petite, oui. Mais loin d'être naïve. Je me souviens de ses visites. Il venait chez ma mère et m'enfermait dans ma chambre. À l'époque, je ne comprenais pas ce qu'il se passait derrière cette porte fermée. Mais je criais. Et lui sortait, vêtu du peignoir de mon père. Il me prenait par le bras et m'enfermait à nouveau. Je hurlais, il me grondait. Un jour, j'ai fini par dire à ma mère que je ne l'aimais pas. Elle a mis de la distance avec lui. Parce qu'à ce moment-là, comme moi aujourd'hui, elle a fait passer sa fille avant tout. Je me souviens aussi d'un jour d'été. Le soleil brillait. Ma mère avait installé une couverture sur la pelouse, devant la maison. Je jouais avec ma dinette et mes Barbies, tranquillement. Et puis il est arrivé, ce type. Il m'a tendu un collier. Je l'ai jeté, sans hésiter. Rien ni personne ne pouvait m'acheter.

Ma mère aimait toujours mon père. Et petit à petit, ils se sont rapprochés. Mon père a trouvé un travail près de chez ma mère, et un jour, ils m'ont annoncé qu'ils allaient revivre ensemble. Qu'ils allaient se remarier. Je n'en revenais pas. Mon rêve devenait réalité. J'allais vivre un deuxième mariage de mes parents. Quoi de plus beau pour une petite fille ?

Mais rapidement, les disputes sont revenues. Les mêmes mots, les mêmes silences lourds. Je les entendais parler à nouveau de divorce. Et moi, je ne pouvais pas l'envisager. Pas une deuxième fois. J'ai essayé de leur parler. Mais ils ne me voyaient plus. Ne s'entendaient plus. J'étais en CE2. J'avais huit ans. Avec mes copines, on parlait de nos petits soucis à la récré. Chacune avait son fardeau, à sa manière. Et puis un jour, l'idée est venue : fuguer. On allait fuir. Est-ce qu'on mesurait la gravité de ce qu'on préparait ? Bien sûr que non. On était dans les années 90. Les choses n'étaient pas comme aujourd'hui. On ne parlait pas autant des dangers. On ne les connaissait pas vraiment. On a passé une semaine à tout organiser. Le jour J est arrivé. C'était un jour d'école comme un autre. À 16h30, la sonnerie retentit. On devait passer par la garderie, puis sortir discrètement par le portail. Nos parents nous attendaient devant, au portail vert. Mais nous, on n'avait qu'une idée en tête : leur faire comprendre. Ma mère avait la grippe ce jour-là. Mais à cet âge-là, je ne réalisais pas ce que c'était que d'avoir 39 de fièvre et de devoir venir chercher sa fille. Une grippe, pour une gamine, c'est pas grand-chose. On a pris le chemin qui menait à l'abbaye. Un sentier au bord de l'eau. On a croisé des parents, des adultes, sans qu'aucun ne nous arrête. Pendant ce temps, les enseignants et les familles s'étaient lancés dans notre recherche.

Une heure plus tard, une maman nous a retrouvées.

Quand je suis rentrée, je ne faisais pas la fière. Ma mère m'a crié dessus, comme jamais. Puis mon père est arrivé, et j'ai eu droit à un véritable match de ping-pong verbal entre eux, sous mes yeux. Je pleurais. Et je m'en voulais. Tellement. Alors j'ai parlé. Du mieux que je pouvais. Avec mes mots d'enfant. Je leur ai dit que je ne me sentais plus exister. Qu'ils ne me voyaient plus. Que j'en avais assez de leurs disputes. Que j'avais peur qu'ils divorcent à nouveau. Que je ne voulais pas tout recommencer. Et ce jour-là, ils ont compris. Ils ont réalisé tout ce qu'on avait reconstruit, tout ce qu'on risquait de perdre à nouveau. Ils m'ont serrée fort. Ils m'ont demandé pardon. Et moi, j'étais là, petite fille de huit ans, à me dire que c'était moi qui avais fait l'impensable.

Aujourd'hui, je suis maman. Et en écrivant ces lignes, avec le recul, je réalise à quel point cette fugue était absurde... et pourtant si révélatrice.

Alors, si un jour mes parents lisent ce livre : Pardonnez-moi.

Ce jour-là, j'ai compris une chose : même les enfants peuvent crier pour exister. Et moi, je n'ai jamais cessé de vouloir qu'on m'écoute. Je grandissais avec cette force en moi, cette volonté d'être juste, droite, d'agir. Alors plus tard, quand l'occasion s'est présentée, j'ai fait un choix qui, sur le moment, semblait fou pour certains... mais qui, pour moi, coulait de source. J'ai intégré la gendarmerie.

Et c'est là que tout a commencé.

Chapitre 2

Sous l'uniforme, je me suis trouvée

On ne naît pas forte. On le devient.

Et parfois, pour devenir celle qu'on rêve d'être, il faut se confronter à l'inconnu. À la rigueur. Au dépassement de soi.

Dans ma compagnie, notre slogan était clair : « *Forgée pour durer.* »

Ce n'était pas juste une devise de plus sur un blason. C'était un état d'esprit. Une promesse. Une vérité que j'allais incarner, jour après jour.

À une époque de ma vie où beaucoup doutaient encore de moi, et où je doutais parfois de moi-même, j'ai pris une décision radicale : intégrer la gendarmerie. Ce n'était pas une vocation d'enfance. Je ne jouais pas au gendarme dans la cour de récré. Mais il y avait en moi un besoin profond de cadre, d'action, de justice aussi. Et peut-être, sans le savoir, une façon de poser une armure autour de mes blessures. Je voulais montrer que j'étais capable. Que je pouvais m'imposer dans un milieu exigeant, dans un monde d'hommes, où l'on attendait de moi que je tombe... et où je me suis tenue droite, coûte que coûte. Cette année-là, rien ne m'a été offert. Mais elle a marqué un tournant dans ma vie. Un vrai.

Le 5 décembre 2011, mes parents me déposèrent sur le quai de la gare. Armée de ma grosse valise, je m'apprêtais à rejoindre l'école de gendarmerie à Châteaulin. J'allais intégrer la 7^e compagnie.

Sur ma cheville droite, un tatouage : un revolver, souvenir gravé de cette période.

Pendant près de deux mois, je me réveillais à 5h, couchée à pas d'heure, réveillée en pleine nuit pour me mettre au garde-à-vous. La lune était ma motivation. Je la fixais, mes pensées partant loin. Dans le monde militaire, tout est dans la tête. Traction, gainages, pompes rythmaient mes journées. Oui, c'était épuisant. Mais j'adorais ça.

C'est là que j'ai repris confiance en moi.

J'avais 20 ans. Après deux mois de classes militaires, deux mois intenses, rudes, exigeants, je revenais chez mes parents. Ces deux mois m'avaient appris à me taire quand j'avais envie de répondre, à avancer même quand mes jambes criaient stop, à faire corps avec un uniforme que j'avais longtemps rêvé de porter. Je devenais gendarme.

Ce matin-là, j'intégrais mon nouveau service. Chignon bien tiré, uniforme impeccable, je me tenais droite, fière. La boule au ventre, mais le feu dans les yeux. La journée fut riche en émotions, découvertes, responsabilités. Le soir, le cœur gonflé, je rentrais chez mes parents et leur racontais tout, en long, en large, en travers. Mon père restait silencieux. Ma mère m'écoutait attentivement. Je savais ce qu'ils pensaient. Ils ne s'attendaient pas à ça. Moi non plus.

Quand je leur avais annoncé quelques mois plus tôt que je partirais en classes militaires en décembre, je crois que mon père avait eu un choc. Le treillis, pour lui, c'était son frère. Parti trop tôt, trop loin, dans une vie qu'il n'a jamais comprise. L'uniforme n'était pas dans notre culture familiale. Pourtant, c'est ce qui m'attirait : l'ordre, le sens, le dépassement.

Après mes classes militaires, j'ai trouvé un logement non loin de la caserne. Un petit appartement à la résidence Le Paradis Blanc, tout neuf, que j'avais rendu coquet. J'étais bien, c'était mon petit "chez moi". Un soir, j'avais besoin de souffler, de redevenir juste la fille, la copine, l'insouciant. Je retrouvais ma meilleure amie pour une soirée improvisée. On se posait dans un petit café chic, cosy, où on aimait jouer les princesses le temps d'un chocolat chaud. On papotait, on riait, j'oubliais l'uniforme, les ordres, la rigueur. Et puis, il y avait ce garçon. Un ancien du lycée. On ne s'était jamais vraiment parlé, juste croisés, observés de loin. On s'était cherché sans se trouver. À vrai dire, je l'avais même un peu envoyé balader... d'un simple regard. Il était là, entouré de ses potes, regard insistant, ricanements faciles. Moi, les mecs en bande, ça m'agace. J'ai planté mes yeux dans les siens, sourcil levé. Message clair : « Me fixe pas, t'as rien à voir ici. ». Et pourtant. Ce soir-là, il m'écrit. On échange quelques messages. Et puis, on finit par se retrouver. Sur un parking, comme dans une scène de film un peu bancal. Là, sans trop savoir comment ni pourquoi, on s'embrasse. Comme si on se connaissait depuis toujours. Peut-être parce qu'au fond, on s'était déjà trouvés, quelque part entre les lignes, entre les regards, entre les silences.

Cette première rencontre, aussi intense soit-elle, n'était que le début d'une année pleine de défis. Au-delà de la découverte de l'homme que j'avais devant moi, il y avait son entourage, ses amis. Et je ne tarderai pas à comprendre que cette nouvelle vie ne serait pas toujours tendre avec moi. Entre regards, jugements et petites mesquineries, cette année allait me mettre à l'épreuve bien plus que je ne l'aurais imaginé. Mais c'est aussi dans ces tempêtes que l'on forge sa vraie force.

Chapitre 3

Sous les masques de l'amitié : la guerre silencieuse

Dès le commencement, ses amis n'étaient pas de simples compagnons de fête, mais une véritable armée invisible, prête à détruire ce que nous tentions de construire. Pendant près d'un an, ils ont été une menace constante, une présence toxique, insidieuse, capable de s'immiscer partout, de faire naître le doute, la colère, la douleur. J'aurais pu deviner la nature de leur poison dès ces premiers moments, j'aurais dû mettre un terme à cette folie avant qu'elle ne s'installe. Mais au fond de moi, une peur sourde m'a retenue, une peur que tu ne peux pas comprendre, ma chérie. La peur d'être abandonnée, rejetée, de ne plus jamais être aimée. Alors j'ai fermé les yeux, j'ai laissé faire. Mais aujourd'hui, la question me déchire : pourquoi ai-je laissé tout cela perdurer ? Pourquoi ai-je accepté cette guerre silencieuse ?

Il faut que tu saches, ma fille, que ton père n'était pas l'homme idéal que j'avais cru rencontrer. Il était volage, séducteur, et fier de l'être. Il aimait plaire, séduire, et ne se privait pas de montrer son corps, ses fesses, avec une insolence qu'il trouvait drôle. Pour lui, c'était un jeu, une façon de vivre, un défi permanent. Il adorait les fêtes, l'alcool, les excès, comme beaucoup de jeunes hommes de son âge. Mais ce qui rendait cette période particulièrement difficile, c'était sa bande d'amis, sa petite meute fidèle, qui suivait son rythme et sa folie.

En choisissant de vivre avec lui, j'ai choisi de vivre avec eux. Mais eux, ils ne m'ont jamais acceptée. Ils ne m'ont jamais vue autrement que comme une menace, une étrangère qui s'immisce dans leur cercle fermé. Ils me regardaient avec mépris, avec dédain, et chacun de leurs regards était un coup porté à ma dignité. Il y avait ce couple, Olivier et Sandrine, dans la quarantaine, accompagnés de leur fils Guillaume. Ils formaient le noyau dur de cette bande, et se prenaient pour les maîtres du jeu. Leur humour était grinçant, acerbé, leurs mots, souvent cruels et vides de compassion. Ils me donnaient des leçons d'éducation, moi qui venais de loin, moi qui voulais construire une famille, alors qu'eux-mêmes semblaient incapables de maîtriser leur propre vie.

Puis il y avait cet autre homme, un dragueur invétéré, un manipulateur, qui flirtait ouvertement avec toutes les femmes et tentait, en secret, d'attirer ton père sous son influence. Je sentais qu'il avait des intentions troubles, qu'il était un poison rampant, mais personne ne voulait l'entendre, surtout pas ton père.

Un jour, ils ont débarqué chez nous, à l'improviste, pour organiser une